

Greimas, A.J. *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, le Seuil, 1976, 219 p.

Claude Filteau

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements
Volume 10, numéro 1-2, avril-août 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500440ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/500440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)
1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Filteau, C. (1977). Compte rendu de [Greimas, A.J. *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, le Seuil, 1976, 219 p.] *Études littéraires*, 10 (1-2), 311-314.
<https://doi.org/10.7202/500440ar>

Quelques regrets, aussi. Genette a abandonné un peu vite son voyage : la pulsion de Kristeva et son fondement biologique (*La révolution du langage poétique*, p. 151 et 208 sq) ne doivent pas seulement procurer la jouissance à quelque Genette du XIX^e siècle mais apparaître comme l'avatar psychanalytique de la rêverie cratylienne au XX^e siècle. Les « matrices » du signifiant et du signifié où s'incorporent les lexèmes motivent bien une partie du vocabulaire (voir P. Guiraud, très convaincant, dans *Structures étymologiques du lexique français*). Cratylisme scriptural et structural : voilà déjà la métamorphose. Remarques plus terre à terre : pourquoi « disséminer » l'information en chapitres quand on peut-nous l'avons tenté dans cette recension — fixer quelques grandes étapes (que Genette signale, pp. 83 et 239) ? Pourquoi élargir un champ déjà vaste (c'est Hermogène qui parle pp. 227-257) ? Peut-on vraiment considérer qu'une théorie de la poésie affirmant l'indissolubilité du signifiant et du signifié est une manifestation de cratylisme ? Le commentaire sans texte à l'appui est un peu envahissant et pour certaines époques un choix de textes aurait été bien préférable à de (trop) brèves citations noyées dans le commentaire. Enfin dans la dernière partie surtout, un peu de vocabulaire linguistique aurait été bienvenu sur un tel sujet, ne serait-ce que pour situer clairement la sémiotique et la linguistique actuelle.

Mais on aura appris que certains aiment rêver, d'autres écrire. Ceux qui veulent lire et rêver ouvriront *Mimologiques*.

J. M. LEARD

Université de Sherbrooke

GREIMAS, A. J. **Sémiotique et sciences sociales**, Paris, le Seuil, 1976, 219 p.

Sémiotiques et Sciences sociales de A. J. Greimas est ce qu'on appelle un livre plurivalent : c'est-à-dire mise au point sur les questions que la philosophie pose à la sémiotique, proposition de concepts opératoires dans le champ de la méthode, ouverture sur des systèmes sémiotiques « naturels », non-linguistiques, dont la description doit être isomorphe au système linguistique à travers lequel ils organisent des « visions du monde ».

La valeur polémique est sensible dans la première partie de l'ouvrage : « Du discours scientifique en sciences sociales ». Greimas rompt des lances avec les sémioticiens trop attentifs aux théories marxistes ou psychanalytiques : ils ébranlent le projet saussurien et avec lui l'épistémè de la science sémiotique. Greimas reformule les bases de sa méthode : « C'est par une approche inductive que le linguiste décèle, sur le plan de la manifestation, des « grandeurs », objets non définis de ses manipulations futures, dont il observe les récurrences, cherche à reconnaître les variations et les invariances et finit par réunir les occurrences en classes, qui, seules peuvent prétendre au statut d'objets sémiotiques constitutifs du niveau taxinomique. Son faire linguistique, à la fois inductif et déductif, n'a de sens pour lui que si, tout en étant subordonné à une méta-logique, il lui permet de rendre compte de sa « réalité » de la manifestation linguistique » (p. 15). En trahissant ces grands principes méthodologiques, les sémioticiens risquent de raviver l'illusion référentielle, soit des « ailleurs » hors discours : le *gestus* révolutionnaire, le corps-texte, le sujet

comme effet-sujet du discours, le récit compris dans l'effet de fiction et produit par l'instance idéologique. Greimas rappelle sa définition de la vérité : « L'existence « vraie » et le caractère véridique de nos assertions est à distinguer de notre compétence verbale de produire de telles assertions. Par rapport à une assertion d'existence, la vérité de celle-ci apparaît nécessairement comme surdétermination, c'est-à-dire, comme modalisation de l'assertion » (p. 19). Le réel extérieur sert davantage pour Greimas de prétexte à partir duquel la linguistique discursive et les sciences sociales construisent des assertions à considérer comme autant d'objets sémiotiques. Ce problème de la surdétermination, on le sait, est crucial pour la théorie marxiste, puisque en dernière instance cette surdétermination s'indique selon elle d'un procès sans sujet. Le livre de Greimas est intéressant, non pas pour y découvrir quelque concession faite au marxisme ou à la psychanalyse — il n'en existe aucune, dans l'intérêt même de la sémiotique —, mais pour voir comment la sémiotique greimassienne se démarque sur des questions que lui posent des théories voisines, qui s'intéressent aussi à la linguistique.

Pour Greimas, si le réel se re-situe dans le champ du discours comme un énoncé assertif, le sujet de l'énonciation actualise parmi la variété des énoncés possibles dans le cadre d'une culture donnée, tels énoncés qui organisent son faire-savoir. A ce faire-savoir correspond donc un savoir, qui désigne les énoncés virtuels qui constituent la mémoire, c'est-à-dire la compétence du sujet de l'énonciation. Le sens, comme pré-construit, se rapporte à ce savoir et au faire-savoir déjà compris dans l'instance de l'énonciation, structu-

rellement parlant : « L'instance du sujet du discours affichant son « dire-vrai » récurrent, le sujet lui-même n'y joue en réalité qu'un rôle d'agent médiateur » (p. 21). Ainsi une série d'énoncés, par la récurrence de certains traits, constituent des lieux communs du discours. Ils élaborent cette « vérité » qui renvoie de l'« être » du discours au « savoir-être » de l'énonciateur, savoir-être destiné à devenir un faire-savoir. Par rapport à la notion d'intertextualité, Greimas envisage tel discours particulier comme une séquence faisant partie d'un ensemble plus vaste de discours situés sur des isotopies communes (récurrences de catégories sémiques). En somme, le référent extra-textuel d'un discours donné est converti, dans un second temps, en un vaste discours référent intertextuel : ce qui repousse toujours plus loin l'ailleurs du discours. Le dehors est toujours déjà le dedans. On peut se demander alors si la « vérité » structurée en fonction des isotopies n'attribue pas aux seuls signifiés récurrents la valeur linguistique dans l'échange.

Le sémioticien qui s'est jusqu'ici préoccupé des langues naturelles, doit infléchir la théorie de manière à l'adapter à une sémiotique des discours sociaux, sans que la description de ceux-ci altère les principes méthodologiques de la sémiotique linguistique : « Il ne s'agit pas là de faire état d'une faiblesse de la théorie sémiotique, mais de rendre évidente l'inflexion particulière qu'il faudrait lui donner, en cherchant à mettre en corrélation deux niveaux de « réalité » hétérogènes : une « réalité » sémiotique, telle qu'elle résulte de la description des mécanismes des langues naturelles et de la construction des concepts épistémologiques qu'elle présuppose, se trouve con-

frontée avec la « réalité » pragmatique, c'est-à-dire avec toutes les autres formes de l'existence sociale et individuelle que nous considérons comme n'ayant pas encore fait « l'objet de descriptions sémiotiques » et qui constituent le « vécu » social et individuel » (p. 51). Aussi la question est-elle d'intégrer l'individu à des processus de communication généralisés par l'usage collectif. Greimas traite les sciences sociales comme des systèmes modelant secondaires. De tels systèmes prennent appui sur la langue qu'ils surdéterminent dans la fabrication d'objets sémiotiques seconds, en fonction des catégories d'un univers sémiotique non verbal. Greimas maintient le rapport « système-usage » fonctionnel au plan linguistique. Mais une fois repensé au niveau de la communication sociale, c'est l'usage collectif qui s'organise en système pour constituer une mémoire collective un réservoir de lieux communs, des miettes de savoir empruntées à des langues spécialisées, un vocabulaire de base. De cette « mémoire » on peut extraire autant de « figures » du discours collectif que réinvestit l'énonciateur. Celui-ci est porteur en somme des règles et des restrictions qui constituent cette mémoire collective. D'une part, il existe des contraintes sociales (équivalent à une rhétorique sociale), c'est-à-dire une manière de structurer la dimension prédicative des objets de l'univers et d'organiser des collections de termes. D'autre part, la fréquence de certains mots recrée un vocabulaire restreint comprenant des lexèmes qui se prêtent facilement à la polysémie. Celle-ci repose sur une désémanation progressive d'un champ du savoir; elle suscite des creux sémantiques que viennent combler les « mythologies » collectives et les valeurs axiologiques d'une société. On

soupçonne le rôle que peuvent jouer *Les Appareils Idéologiques d'Etat* dans cette opération.

Les systèmes modelant secondaires construisent des grammaires socio-sémiotiques, dont les unités repérables au plan de la manifestation, procédent de la taxinomie d'une socio-sémiotique discursive. Certains discours, comme le discours juridique, peuvent dans certains cas produire des opérations syntaxiques qui engendrent le sujet collectif comme un espace topologique, opposant la modalité du vouloir-faire collectif, au niveau référentiel, à la modalité du devoir-faire collectif, au niveau législatif : « Le droit dote l'actant-sujet d'acteurs organes de la société qui sont censés accomplir en son nom des performances convenables dans la poursuite de l'objet du vouloir collectif » (p. 106). L'intérêt de ce chapitre, l'un des plus « serrés » du livre, me semble reposer dans la stratégie informative de la grammaire, quand le sujet collectif, préalablement décomposé suivant une logique diadique, se redéfinit comme un ensemble de sous-ensembles ou dans la formation de deux ensembles, associés sans implication de hiérarchie. Cette amorce d'une théorie des ensembles pourrait pousser loin la dynamique de la combinatoire. Mais la possibilité d'un « signifiant de plus » pour tout ensemble de signes, principe qui fonde la théorie des ensembles, relancerait la polémique sur l'économie de la signification.

Greimas se penche dans un autre chapitre sur la grammaire historique, en proposant un modèle où le faire collectif se construit comme un faire programmé; par la suite, celui-ci nous renvoie à un pouvoir-faire collectif qui peut s'analyser en fonction de la logique des présuppositions. Cela sous-tend déjà une vision de

l'histoire qui n'est pas explicitée et que la sémiotique propose plutôt comme le modèle de son propre fonctionnement : c'est la règle du jeu.

Le dernier chapitre aborde les problèmes de l'ethno-sémiologie. Cette fois, Greimas fait le point sur les divers modèles d'analyse du conte oral et du conte écrit. Parmi plusieurs propositions, on note au passage l'idée d'un « lecteur idéal » à qui le conte serait destiné et qui recouvrirait des modèles de prévisibilité afférents, soit aux valeurs axiologiques d'une société, soit aux variantes virtualisées parmi lesquelles le conte opère un choix. Greimas insiste aussi sur « la reconnaissance d'un niveau de manifestation figurative, distinct du niveau simplement anthropomorphe où se situent les structures narratives de surface » (p. 298). Cela nous amène à un imaginaire structuré du texte qui rend plus complexe la structure profonde du récit. Les folkloristes québécois auraient beaucoup à apprendre en lisant ces pages.

Le livre de Greimas est riche en perspectives de recherches. Il permet enfin à la socio-sémiotique de s'affranchir de la tutelle de la sémiotique narrative. Les hypothèses de travail, que Greimas propose, peuvent déboucher sur une analyse comparée des socio-sémiotiques. Cela seul rendrait déjà la lecture du livre indispensable.

Claude FILTEAU

Université de Sherbrooke

Le Jeu au XVIII^e siècle, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, éd. Henri Coulet (Edisud, 1976), 302 p.

Après *la ville au XVIII^e siècle*, que j'avais eu le plaisir de commenter

dans ces colonnes, l'an dernier, voici qu'il m'incombe de présenter au lecteur des *Études Littéraires* le dernier né des ouvrages publiés chez Edisud par le Centre Aixois d'Études et de Recherches sur le XVIII^e siècle : *Le jeu au XVIII^e siècle*, qui rend compte des travaux présentés lors du colloque du printemps 1971. Cinq années séparent donc la rencontre proprement dite de la publication des communications et discussions, mais ceci ne diminue en aucune manière l'intérêt d'un ouvrage qui, comme les précédents, fournit au chercheur une documentation à la fois vivante, à cause de la place accordée aux débats, riche, puisqu'elle touche à des sujets extrêmement divers, et homogène, dans la mesure où elle reste gouvernée par un thème central dont elle encourage l'approche convergente. Dans son *Avis inaugural*, le consciencieux et infatigable Henri Coulet s'excuse de ce long retard, mais nous savons bien les difficultés auxquelles se heurtent actuellement les éditeurs d'ouvrages et périodiques scientifiques.

La lecture du sommaire m'a rappelé le titre du célèbre ouvrage de Ledoux *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*. Il suffit de remplacer « architecture » par « jeu » et d'inverser l'ordre des considérations retenu par Ledoux pour trouver la clé du plan d'ensemble adopté pour la publication (rappelons que les communications ne sont pas présentées ici dans l'ordre où elles avaient été présentées au colloque). On obtient ainsi trois divisions : I le jeu et les lois; II le jeu et les mœurs; III le jeu, l'art et la littérature; auxquelles une quatrième a été ajoutée en manière de conclusion, qui ne concerne plus le jeu, mais le joueur.